

Le Système du docteur Goudron et du professeur Plume

André de Lorde

(2015 Comédiens Carolingiens radio theatre adaptation)

ANIMATRICE. – *Le Théâtre du Grand-Guignol*, which literally translates as “The Theatre of the Big Puppet,” was a venue in the Pigalle area of Paris. It was founded in 1894 by Oscar Méténier, and from its opening in 1897 until its closing in 1962, it specialised in naturalistic horror shows. Its name has since become synonymous with graphic horror entertainment the world over. Its notoriously realistic attempts to stage gruesome human crime, particularly torture, disfigurement and murder, made it one of the major influences on classic French and Hollywood horror film. People came to Grand-Guignol expressly to experience a *frisson* of fear, as we hope you will tonight. The Comédiens Carolingiens, a unique student theatrical troupe founded at the University of South Carolina in the 1970s by the late Dr. Bill Mould, whose passing we mark and whose love of theatre we honor this evening, offer you this evening their own original take on Grand-Guignol, performed as classic radio theatre, with a few technological additions and upgrades.

1. GÉNÉRIQUE RADIO SERVICE TOUR EIFFEL
2. GÉNÉRIQUE GRAND-GUIGNOL

ANIMATRICE. – Radio Service Tour Eiffel est heureux de vous présenter ce soir un chef d’œuvre du théâtre d’épouvante, *Le système du docteur Goudron et du professeur Plume* d’André de Lorde, d’après une nouvelle du célèbre maître du mystère américain, Edgar Poe ! Cette diffusion en direct de notre studio, 58 Tour Eiffel à Paris, est sponsorisée par le shampooing DOP !

PUBLICITÉ 1 : DOP

ANIMATRICE. – Et par l’eau de javel Clorox !

PUBLICITÉ 2 : CLOROX

ANIMATRICE. – Pour faire disparaître les taches de sang, blanchir le linge de votre mari et désinfecter votre habitation, reposez-vous sur l’eau de javel Clorox ! Elle détruit tous microbes et s’emploie sans danger pour laver les locaux et objets contaminés, y compris l’arme du crime. Et maintenant *Le système du docteur Goudron et du professeur Plume* !

LE SYSTÈME GÉNÉRIQUE

[PAS QUI MONTENT]

ENTRÉE D'HENRI & DE JEAN + PORTE QUI S'OUVRE]

- HENRI. – Personne...
- JEAN. – Toujours personne ! [PORTE QUI SE FERME.] En voilà un établissement drôlement tenu ! ... Toutes les portes sont ouvertes... Les fous doivent pouvoir s'échapper comme ils veulent !
- HENRI. – Attendons ici... Il viendra quelqu'un... Ça doit être le cabinet du directeur...
(*Silence.*)
- JEAN. – Dis donc, mon vieux, nous ne nous sommes pas trompés ?... Tu es bien sûr que c'est ici ? ... [CRIS.] Qu'est-ce que c'est que ça ?
- HENRI. – Ce sont les fous....
- JEAN. – Les fous... tu crois ?
- HENRI. – [FENÊTRE QUI S'OUVRE.] Qui veux-tu que ce soit ? [CRIS.]
- JEAN. – Quels cris ! ... Mais que se passe-t-il ? Tu vois quelque chose ?
- HENRI. – De ce balcon, on ne voit rien... une grande cour en bas ... (*Se penchant plus encore.*) [HENRI SE PENCHE] Oh ! que c'est haut !... [FENÊTRE QUI SE FERME.] Ce sont les fous qui font ce vacarme, sûrement... Ils hurlent souvent comme ça... surtout par les temps d'orage... [GRONDEMENT DE TONNERRE.] et il y a un sérieux dans l'air...
- JEAN. – Tu parles !
- HENRI. – Si tu les entendais quand le tonnerre éclate !... C'est épouvantable ! ... Tu n'as jamais visité d'établissement d'aliénés ?
- JEAN. – (*Ironique.*) C'est la première fois que ce plaisir m'est réservé !
- HENRI. – C'est très intéressant !
- JEAN. – Oui... peut-être... Je n'y tenais pas autrement... Enfin, tu voulais venir, je t'ai suivi...
- HENRI. – Tu ne le regretteras pas. [CRIS.]

- JEAN. – Encore ! ... Mais qu'est-ce qu'on fait à ces malheureux ? ... Je suis sûr que leurs gardiens les maltraitent horriblement... c'est honteux !
- HENRI. – Mais non... Je te dis que c'est ce temps d'orage qui les énerve... D'abord, tu verras que dans cet établissement, qui est unique en France, les fous vivent presque en liberté et sont très bien soignés, d'une façon très douce, très humaine...
- JEAN. – Il n'en est pas partout de même... Mais je ne trouve pas que ce soit un spectacle bien agréable... Ces pauvres diables, on vient les voir comme des bêtes curieuses !... On n'a pas ce droit-là ! Ce sont des malades comme les autres... plus à plaindre que les autres...
- HENRI. – Mais, mon cher, quel mal leur fait-on en venant les voir, en s'occupant d'eux ? D'ailleurs, ce n'est pas pour eux que je viens, mais pour le docteur qui dirige la maison. C'est, paraît-il, un aliéniste remarquable, connu dans le monde entier par ses livres et ses expériences... Il a pour traiter les malades, une méthode, un système auquel il doit des cures merveilleuses... C'est très difficile de pénétrer ici, tu sais ?
- JEAN. - Ah ! parlons-en !... La porte d'entrée était grande ouverte... nous avons monté des escaliers, traversé tout l'établissement sans rencontrer un chat...
- HENRI. – Je veux dire que le directeur – un type très original – n'autorise qu'à de très rares exceptions les visiteurs... Heureusement que j'ai pour lui une lettre de recommandation...
- GOUDRON. – [ENTRÉE de GOUDRON] Qui êtes-vous ?... Que voulez-vous ?
- HENRI. – Pardon, monsieur... nous avons traversé l'établissement sans rencontrer âme qui vive pour nous renseigner...
- JEAN. – (*Continuant.*) ...Nous désirerions parler à monsieur le directeur...
- GOUDRON. – Monsieur le directeur ? ... Qu'est-ce que vous lui voulez ?
- HENRI. – C'est pour visiter l'établissement... Nous sommes recommandés par le docteur Richard... Voici un mot de lui... [FROISSEMENT DE PAPIER – LIVE]
- GOUDRON. – Ah ! ah ! ... Très bien... très bien... [FROISSEMENT DE PAPER – LIVE] Je vois ce que c'est.. (*Souriant.*) Vous voudriez obtenir l'autorisation de visiter l'établissement, de voir les fous...
- JEAN. – Nous en serions heureux...

- HENRI. – Monsieur le directeur est-il visible ?
- GOUDRON. – Monsieur le directeur ! Mais, c'est moi, messieurs, qui voulez-vous que ce soit ?...
- HENRI. – Pardon ! ... J'ignorais à qui j'avais l'honneur de parler...
- GOUDRON. – (*Devenant très aimable.*) Veuillez vous asseoir, messieurs...
- JEAN. – Nous vous dérangeons, peut-être ?
- GOUDRON. – Nullement, messieurs, nullement... Je suis enchanté de me mettre à votre disposition.
- HENRI. – Merci, monsieur...
- JEAN. – Trop aimable vraiment !...
- GOUDRON. – Je vous écoute, messieurs...
- HENRI. – Voici, monsieur le directeur, ce que nous attendons de votre grande bienveillance... Nous savons combien sont rares les privilégiés que vous voulez bien admettre à visiter en détail l'établissement dirigé par vous avec tant d'autorité, depuis des années...
- GOUDRON. – (*Répétant.*) Depuis des années !...
- HENRI. – **[IMAGE – JOURNAL]** Je suis rédacteur au *Petit Journal* ainsi que mon ami, M. Jean Valmont, et je voudrais, si vous le permettez, prendre quelques notes sur votre établissement, les malades que vous y soignez et, si cela ne vous est pas trop désagréable, sur vos travaux, votre méthode de traitement, votre fameux système...
- GOUDRON. – Mon système !
- JEAN. – Nous vous serions très reconnaissants si vous vouliez bien nous accorder cette faveur...
- HENRI. – Et les lecteurs de notre journal également...
- GOUDRON. – Messieurs... je suis très flatté... très flatté, que vous ayez eu l'idée de me rendre visite, et que vous vous intéressiez à une œuvre qui m'est chère et dont j'ai fait ma vie depuis qu j'ai été conduit ici... Le système don't vous avez entendu parler – et qui m'a coûté bien des peines et des tracas ! – est, en effet, mon invention... Ah ! les fous, messieurs !...

Qui dira leurs souffrances et leurs misères ! Jusqu'à ce jour, on les a traités comme des animaux nuisibles, comme des bêtes curieuses, et non comme des malades... Plaignons-les ! ... Soignons-les messieurs ! L'humanité le demande, la science l'ordonne... Je ne crois pas faire tort à ma modestie de simple savant retiré du monde, en vous disant que j'ai jusqu'ici obtenu des cures vraiment très intéressantes, dont je suis en train de recueillir les observations pour les soumettre à la Faculté de Médecine... **[GROGNEMENT.]** *Il s'arrête, écoute.)* Pardon, messieurs... Mais taisez-vous donc ! mon ami !... Quand vous aurez fini vos plaintes... Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ? C'est moi le maître, entendez-vous ? **[IL FRAPPE À GRANDS COUPS DE POING SUR LA TABLE LIVE],** *puis se tournant en souriant vers Jean.)* Il faut lui parler comme ça... Excusez-moi, je vous prie... C'est un pauvre fou que je ne peux pas arriver à calmer...

JEAN. – *(Effrayé.)* A côté de vous... là... un fou ?

GOUDRON. – Oui, je l'ai mis là pour le surveiller... Il n'y a que moi qui ai quelque influence sur lui... C'est le plus atteint et le plus dangereux... Oui, messieurs, le plus dangereux. *(Un temps.)* Mais que disions-nous ?

HENRI. – Nous parlions des résultats tout à fait admirables de votre système...

GOUDRON. – Ah ! oui !... mon système !... Eh bien, messieurs... Vous avez, sans nul doute, entendu parler de la partie la plus essentielle, et la plus intéressante du traitement que j'applique ici, aux malades... traitement qui, d'ailleurs, est déjà en vigueur dans toute l'Allemagne, l'Angleterre, les Etats-Unis, et qui, bientôt, je veux l'espérer, le sera dans le monde entier... Mon système... **[GROGNEMENT.]** *(Il s'arrête.)* Il recommence... Quel animal ! *(Furieux.)* Il faut pourtant que ce bruit cesse ! **[PAS + PORTE QUI S'OUVRE & SE FERME]**

JEAN. – C'est une tête curieuse...

HENRI. – Mais qu'est-ce que c'est ?

[CRIS + COUPS]

JEAN. – Que se passe-t-il donc ?

GOUDRON. – **[PORTE QUI S'OUVRE & SE FERME]** *(Réaparaisant, très calme.)* Ce n'est rien, messieurs... ce n'est rien... *(Souriant.)* Il ne nous dérangera plus... Je l'ai calmé. Quelle brute !

JEAN. – Avec des malades comme celui-là, vous devez courir souvent de réels dangers...

- GOUDRON. – Oui, on a du mal !... Très intelligent quand il n'est pas en état de crise, ce malade a une manie dont rien n'a pu le guérir jusqu'à présent, malgré les années qu'il a passées ici à se soigner... (*Souriant.*) Il veut à toute force être docteur et diriger cet établissement... Il a contre moi une haine féroce !.. Il n'y a pas une demi-heure, tenez, il avait réussi à entraîner les autres fous à se révolter !... Ils voulaient nous emprisonner dans leurs cellules. Nous avons eu beaucoup de peine à nous en défaire et à les mettre à la raison... (*Se met à rire.*) Si toutefois on peut dire, messieurs, qu'on met un fou à la raison... Ça a été une bataille terrible entre eux et nous !...
- HENRI. – (*A Jean.*) Ce sont ces cris que nous avons entendus !...
- GOUDRON. – Enfin, maintenant, ils sont enfermés, et bien enfermés... Quant au « Directeur » comme tout le monde l'appelle ici, je l'avais mis là (*Montrant la chambre de droite.*) pour qu'il se tienne tranquille... Mais il fait un tel bruit !.. et j'ai horreur du bruit ! Oui, messieurs, horreur du bruit !... Il a fallu le punir très sévèrement... malgré la répugnance que j'ai toujours à agir ainsi vis-à-vis des malades... (*Ému.*) Ça m'a fait beaucoup de peine !...
- JEAN. – Vous lui avez fait mettre la camisole de force ?
- GOUDRON. – Ah ! ne parlez pas de ça !... Voyons, pourquoi parlez-vous de ça ?
[GOUDRON QUI SE DÉBAT.]
- JEAN. – Mais je croyais...
- GOUDRON. – La camisole !... Mais c'est horrible !... C'est monstrueux !... Vous me feriez bondir !...
- HENRI. – Nous savons que vous n'êtes point partisan de ces moyens de répression sévères...
- GOUDRON. – Barbares !... ignobles !...
- JEAN. – Mais, cependant, dans certains cas...
- HENRI. – Il faut bien en venir là...
- GOUDRON. – [FRAPPANT SUR LA TABLE – LIVE] Voyons, messieurs, qu'est-ce que vous dites ! ... On voit bien que vous ne savez pas ce que c'est... Ah ! ne parlons plus de ça, je vous en supplie. (*Il se prend la tête dans les mains, comme s'il souffrait. Un long silence embarrassé. Jean et Henri se regardent, stupéfaits. Ils semblent se demander : Qu'est-ce qui lui prend*

?)

- HENRI. – Pourriez-vous, monsieur le directeur, entrer un peu dans le détail de la méthode nouvelle employée par vous ?...
- GOUDRON. – *(Soudain, redevenu très aimable et très calme.)* Sans doute, messieurs, sans doute... N'êtes-vous pas venus pour cela... [PORTE QUI S'OUVRE] Mais voici monsieur Plume... et monsieur Robert... Je serais heureux de vous présenter... Ce sont pour moi des collaborateurs précieux et des amis. *(Aux journalistes.)* Ne vous dérangez pas, je vous en prie... ne vous dérangez pas.
Bonjour, messieurs... Mesdames, vous pouvez entrer... [PAS.] N'ayez pas peur. Ces messieurs sont des journalistes qui ont entendu parler de notre établissement et qui désirent le visiter...
- M^{ME} JOYEUSE. – Vraiment, messieurs, vous venez voir les fous ? Cela vous intéresse ?
- GOUDRON. – Permettez-moi, messieurs, de vous présenter le célèbre professeur Plume, mon excellent ami et très distingué collaborateur... [LES FOUS.]
- PLUME. – Mon cher directeur ! ... Messieurs...
- GOUDRON. – ... Mon ami, monsieur Robert... et ces dames... Mais je vous en prie, asseyez-vous. Nous montrerons à ces messieurs, tout à l'heure, nos pauvres malades quand ils seront un peu plus calmes.
- PLUME. – Plus calmes !...
- M^{ME} JOYEUSE. – Ah ! je souhaite à ces messieurs bien du plaisir !... Moi, je ne pourrais pas voir un fou en face.
- JEAN. – *(A Henri, bas.)* Que fait-elle ici ?
- M^{LLE} EUGÉNIE. – *(A M^{me} Joyeuse.)* En voilà une drôle de distraction !
- HENRI. – *(A Jean, montrant Goudron.)* Sa femme et sa fille... sans doute !...
- M^{LLE} EUGÉNIE. – La folie ! Quel mal épouvantable !...
- PLUME. – Epouvantable !...
- M^{ME} JOYEUSE. – Ah ! messieurs les savants, vous devriez bien vite trouver un remède à ce terrible fléau de l'humanité.
- GOUDRON. – *(Solennel.)* Nous cherchons...

- PLUME. – Nous cherchons !...
- JEAN. – (*A part, regardant Plume.*) Il est rigolo, le vieux professeur !
- HENRI. – (*A Goudron, pour le flatter.*) Mais, monsieur le directeur, grâce à votre système...
- JEAN. – (*Enchérissant.*) Système admirable...
- HENRI. – Merveilleux !...
- GOUDRON. – (*Modeste.*) Ah ! messieurs... je ne mérite pas de tels éloges... En tous cas, je ne le mérite pas seul... Associez, je vous prie, à mon œuvre, mon très cher et éminent collaborateur, le professeur Plume...
- PLUME. – (*Resaluant de façon grotesque.*) Mon cher directeur !
- GOUDRON. – La méthode employée par moi [BD 1] pour le traitement des malades – méthode que j'ai appelée le système de la *douceur* – est mon invention... Mais cette méthode a été très sérieusement modifiée par mon illustre ami, en certaines parties... (*Il désigne le professeur Plume.*) Le traitement auquel nous soumettons nos malades, messieurs, est des plus simples.... Nous ne contredisons aucune de leurs manies. Au contraire. Non seulement nous nous y prêtons, mais encore nous les y encourageons... C'est ainsi que nous avons pu opérer nombre de guérisons radicales...! Soixante pour cent, environ.
- JEAN. – Soixante pour cent !
- HENRI. – Vraiment, dans cette proportion ?
- GOUDRON. – Absolument ! Nous avons eu, par exemple, des malades qui se croyaient poulets... [BD 2] Leur traitement consistait en ceci : reconnaître, [BD 3] accepter leur manie comme un fait positif, et dès lors donner au malade, pendant toute une semaine, la nourriture qui appartient proprement au poulet. [BD 4] Grâce à cette méthode, il suffisait d'un peu de graines et de gravier pour opérer des miracles [BD 5] ... Des graines... du gravier ! ... (*Il rit.*) Ah ! Ah ! [FIN BD]
- (*Tous se mettent à rire.*)
- JEAN. – (*Riant aussi.*) Très curieux !...
- HENRI. – (*Même jeu.*) C'est excessivement drôle !...
- GOUDRON. – Mais ce système d'une incomparable humanité, présentait cependant

un danger... un grand danger...! Il n'est pas possible de deviner, de prévenir les caprices des fous... Il n'est jamais bien prudent de les laisser se promener librement, sans surveillance aucune... Le fou, messieurs, peut être *adouci*, comme on dit, pour un temps ; mais il est toujours, en fin de compte, capable de turbulence... De plus sa ruse est proverbiale... et vraiment très grande !... S'il a un projet en vue, il sait le cacher avec une hypocrisie qui est merveilleuse.

- PLUME – Merveilleuse ! **[GRONDEMENT DE TONNERRE.]**
- HENRI. – En ce moment, monsieur le directeur, vous avez beaucoup de malades ?
- GOUDRON. – Une demi-douzaine, en tout.
JEAN. – Pas plus ?
- GOUDRON. – Mais qui comptent triple, vous pouvez le croire !... Ils nous ont donné plus de mal à eux six !...
- HENRI. – Sur ces six, il y a plus de femmes que d'hommes, je suppose ?
- GOUDRON. – Ce sont tous des hommes... Et de vigoureux gaillards, je puis vous l'affirmer ! Ah ! Ah ! (*Il se met à rire bruyamment. Plume, Robert, madame Joyeuse, mademoiselle Eugénie se mettent à rire aussi, plus bruyamment encore.*)
- JEAN. – (*Bas, à part.*) Qu'est-ce qu'ils ont à rire comme ça ?
- HENRI. – (*A Goudron.*) J'avais toujours entendu dire qu'il y avait plus de fous parmi les femmes que parmi les hommes...
- M^{ME} JOYEUSE. – Ah ! monsieur, que dites-vous ? ... Voilà une affirmation qui est aussi fausse que peu aimable pour notre sexe...
- HENRI. – Evidemment, madame, je m'en excuse !... mais ce n'est pas moi qui parle, c'est la statistique...
- M^{ME} JOYEUSE. – La statistique se trompe ! ... Plus de fous parmi les femmes que parmi les hommes !... Soutenir cela, mais c'est absurde ! n'est-ce pas, mon cher monsieur Plume ?...
- PLUME. – Absurde.
- M^{ME} JOYEUSE. – Les femmes, presque toutes, je ne dis pas, sont originales... excentriques... maniaques !... mais de là à tomber dans la folie, il y a loin !... n'est-ce pas, mon cher directeur ?...

- GOUDRON. – Je suis tout à fait de votre avis, madame Joyeuse.
- M^{ME} JOYEUSE. – Et vous, mademoiselle Eugénie, êtes-vous aussi de mon avis ?
- M^{LLE} EUGÉNIE. – Absolument, madame Joyeuse ! Il faudrait être un âne pour soutenir le contraire !
- GOUDRON. – (*Vivement, en riant.*) A propos d'âne, figurez-vous que nous avons ici un malade qui s'est fourré dans la tête qu'il était cet animal !...
- ROBERT. – Et c'est un malade bien fatigant !... On a beaucoup de peine à le tenir... Pendant longtemps il ne voulait manger que des chardons... Il était sans cesse occupé à ruer avec ses talons...comme ça, tenez, messieurs, comme ça ! **[ROBERT FAIT L'ÂNE]**
- M^{ME} JOYEUSE. – (*Furieuse.*) Monsieur Robert, je vous serais bien obligée si vous vouliez vous contenir... Vos plaisanteries sont d'un goût douteux... Vous avez abîmé ma robe !... Ces messieurs auraient bien compris sans cette démonstration...
- ROBERT. – Mille pardons, madame Joyeuse... Je n'avais pas du tout l'intention de vous offenser... du tout !... **[GRONDEMENT DE TONNERRE.]**
- GOUDRON. – (*L'interrompant.*) Mon cher monsieur Robert, l'homme dont vous parlez était un malade très sérieusement atteint, mais on ne peut le comparer à celui que nous avons tous connu... Je veux parler de celui qui se prenait pour une bouteille de champagne, et qui, en parlant, avait toujours un : pan... pan... et un pschi... pschi... **[FOUS FONT LE BOUCHON QUI SAUTE]** et donne un énorme coup de poing sur la table, ce qui fait sursauter les journalistes.) à la façon d'un bouchon qui saute... pan... pschi !... pan... pschi !... pan... pschi ! (*Tous les autres l'imitent, puis se mettent à rire bruyamment.*)
- JEAN. – (*Bas, à Henri.*) Ils m'agacent, avec leur pan... pschi!... et leurs rires !
- HENRI. – (*Bas aussi.*) Mais qu'est-ce qu'ils ont donc ?
- ROBERT. – (*Continuant en se tordant de rire.*) Et Bouvier ?...
- PLUME. – (*S'esclaffant.*) Ah ! oui ! Bouvier !
- GOUDRON. – Bouvier la toupie ! ... On l'avait surnommé « toupie » parce qu'il était pris de la manie de se croire métamorphosé en toupie...
- ROBERT. – Vous seriez morts de rire, messieurs, à le voir tourner comme un toton

!... Il pirouettait pendant des heures sur un seul pied. [ROBERT FAIT LA TOUPIE] Nous avons eu aussi Jules Deshoulières, qui était vraiment un cas très curieux... Figurez-vous, messieurs, qu'il croyait être une citrouille!... [CITROUILLE] Et il persécutait sans cesse le cuisinier pour se faire mettre dans l'eau chaude...

- TOUS. – Dans l'eau chaude, messieurs !... dans l'eau chaude !... Ah ! Ah !...
- JEAN. – (*Bas, à Henri.*) Ça n'est pas naturel...
- HENRI. – (*Bas, à Jean.*) Non, ça n'est pas naturel...
- M^{LLE} EUGÉNIE. – Monsieur Merlin, au moins, avait lui une lubie plus sensée... Il avait découvert, après réflexion, qu'il avait été, par accident, changé en coq ; mais en tant que coq, il se conduisait raisonnablement... Il battait des ailes comme ça ! [M^{LLE} EUGENIE FAIT LE COQ] Quant à son chant il était délicieux ! (*Elle imite le cri du coq.*) Cocorico ! Cocorico !...
- TOUS. – Cocorico ! ... Cocorico !
- HENRI. – (*Bas, à Jean.*) Mais ils sont fous !
- JEAN. – (*Même jeu.*) Qu'est-ce que ça veut dire ?...
- GOUDRON. – (*En colère, et frappant sur la table.*) Mademoiselle Eugénie, veuillez vous contenir. Si vous ne pouvez pas vous conduire décemment, comme une jeune fille doit le faire, vous pouvez sortir...
- TOUS. – (*Ensemble, sauf mademoiselle Eugénie, qui baisse la tête et reste immobile au milieu de la chambre.*) Monsieur le directeur a raison !... Monsieur le directeur a raison!... Monsieur le director a raison !...
- JEAN. – (*Bas, à Henri.*) Viens, partons... Ça me fait mal !
- HENRI. – (*A Goudron.*) Mais, monsieur, c'est une mauvaise plaisanterie !...
[COUP DE TONNERRE]
- GOUDRON. – (*Effrayé, lui saisissant le bras.*) Quel est ce bruit ?
- HENRI. – (*Se dégageant.*) Mais c'est l'orage...
- GOUDRON. – [COUP DE TONNERRE BIS] [PANIQUE CHEZ LES FOUS] (*Affolé.*) L'orage !...
- M^{ME} JOYEUSE. – (*Epouvantée, gémissant.*) L'orage !... Ah ! Mon Dieu !...

- M^{LE} EUGÉNIE. – L'orage ! J'ai peur ! (*Gémissant aussi, elle se jette par terre à plat ventre.*) Ah !...
- PLUME. – (*Tremblant, en claquant des dents.*) L'orage !... Cachez-moi !... cachez-moi !
- ROBERT. – (*En arpentant la scène.*) Nous sommes perdus !... nous sommes perdus !
- GOUDRON. – (*Gesticulant au milieu des lamentations.*) Silence donc ! ... silence !... Vous allez attirer le tonnerre par ici... Je vous ordonne de vous taire !... C'est moi le maître, entendez-vous !... Silence !...
- JEAN. – (*A Henri.*) Sauvons-nous ! nous sommes en danger ici...
- HENRI. – (*A Jean.*) Ils sont plus fous les uns que les autres !
- GOUDRON. – (*Ricanant.*) N'ayez pas peur... n'ayez pas peur... [GOUDRON & CLÉ + ATTAQUE DES FOUS] Doucement... il est entré... ne l'effrayez pas... Il faut fermer la porte. Maintenant nous le tenons... nous tenons le tonnerre ! (*Il montre Jean.*) Empoignez-le, nous le tenons... aidez-moi !... Il ne peut plus nous échapper !...
- JEAN. – (*Se débattant.*) Laissez-moi... Au secours ! ...
- HENRI. – Voulez-vous le laisser, malheureux...
- GOUDRON. – Attendez... donnez-moi un couteau que je lui farfouille dans l'œil...
- PLUME. – Oui... arrachons-lui l'œil...
- JEAN. – (*Se débattant toujours.*) Au secours !... Henri !
- PLUME. – Le sang coule... Ah ! ah ! (*Il se met à rire.*).
- HENRI. – Misérables fous !... Ah !...
- ROBERT. – Jetons-le par la fenêtre !... Par la fenêtre !...
- GOUDRON. – Oui, par la fenêtre !...
- JEAN. – (*Se débattant.*) Au secours !... [COUPS SUR LA PORTE, ETC.]
- GARDIEN-CHEF. – Ouvrez... Ouvrez !...
- HENRI. – La porte est fermée !... Enfoncez-la !

- GARDIEN-CHEF. – Que se passe-t-il ? Robert ! Plume ! Goudron ! Vous êtes là ?...
- HENRI. – Vite... au secours !
- JEAN. – Nous sommes enfermés par les fous... Au secours !
- GARDIEN-CHEF. – (*En entrant.*) Qu'est-ce qu'il y a ?
- 1^{ER} GARDIEN. – Ils s'égorgent entre eux...
- 2^E GARDIEN. – En voici quelques-uns... Plume... Robert...
- 1^{ER} GARDIEN. – Goudron aussi...
- 2^E GARDIEN. – Les plus dangereux...
- 1^{ER} GARDIEN. – Ça ne fait pas notre compte...
- 2^E GARDIEN. – Les autres ont dû se sauver...
- GARDIEN-CHEF. – Nous les retrouverons plus tard... Emmenez ceux-là... Et doucement surtout... Ne les brutalisez pas.. ce qui est arrivé est de notre faute... Ça nous apprendra à les surveiller un peu mieux.... (*Les fous, emmenés par les gardiens, sortent en poussant des cris divers ; Plume rit, Robert imite le bouchon qui saute et les femmes le chant du coq. A Jean et Henri.*) Mais qu'est-ce que vous faisiez ici, vous ? (*A Goudron, qui se débat entre deux gardiens.*) Ah ! doucement, Goudron... ou je vais vous faire mettre la camisole ... soyez raisonnable !
- GOUDRON. – (*Gesticulant, devenu fou furieux.*) Silence donc ! Silence !... Je vous ordonne de vous taire !... Je suis le maître, entendez-vous ? ... Je suis le maître ! (*Les gardiens l'entraînent, ses vociférations se perdent peu à peu dans le lointain.*)
- HENRI. – Eh bien ! Vous êtes arrivés à temps !
- GARDIEN-CHEF. – Comment êtes-vous ici ?
- HENRI. – Nous sommes journalistes... nous venions visiter l'établissement... nous avons trouvé tout ouvert...
- GARDIEN-CHEF. – Je crois bien... Les fous viennent de se révolter ! Ils nous avaient enfermés dans leurs cellules... Heureusement, un de mes hommes a pu s'échapper et nous délivrer...
- JEAN. – J'ai bien failli y passer !

- HENRI. – Ils auraient pu te crever l’œil...
- GARDIEN-CHEF. – Mais enfin, qui vous a reçus ici ? Vous avez fini par rencontrer quelqu’un ?
- HENRI. – Celui qu’on a emmené le dernier...
GARDIEN-CHEF. – Goudron ?
- JEAN. – Nous l’avions pris pour le directeur...
- GARDIEN-CHEF. – Eh bien, vous l’avez échappé belle !... C’est le fou le plus dangereux de l’établissement !... C’est lui qui a organisé la révolte ... Mais dites donc.. Où est donc passé notre directeur, Monsieur Maillard ? Mon Dieu ! Pourvu qu’il ne lui soit rien arrivé...
- HENRI. – Attendez ! ... Quand nous sommes entrés ici, on faisait du bruit... là... à côté... (*Il montre la porte de droite.*) J’ai été y frapper... Goudron en est sorti...
- GARDIEN-CHEF. – Tiens !
- JEAN. – Et pendant que nous causions avec lui, nous avons entendu des plaintes...
- GARDIEN-CHEF. – Ah ! mon Dieu !
(*Henri, le regard dirigé sur la porte de droite, pousse soudain un cri.*)
- HENRI. – Oh !...
- GARDIEN-CHEF. – Qu’y a-t-il ?
- HENRI. – Là... regardez... sous la porte !
- JEAN. – Ces taches rouges... mais c’est du sang !...
- GARDIEN-CHEF. – Oh ! mon Dieu !... si c’était... [DÉCOUVERTE DU CADAVRE DE MAILLARD]
- HENRI. – Eh bien ?
- JEAN. – Qu’y a-t-il ?
- GARDIEN-CHEF. – (*Off.*) N’entrez pas ! C’est horrible ! (*Il revient, les mains couvertes de sang.*) Qu’on aille chercher la police... un médecin... C’est monstrueux !... monstrueux !...

RIDEAU.